

Mettre le pied entre la porte et le chambranle

Jean PÉTERS

Responsable de projets en sensibilisation
à Lire et Ecrire Brabant wallon



Comment as-tu été amené à travailler dans le secteur de l'alpha ?

J'ai une formation d'assistant social et, avant d'arriver à Lire et Ecrire en 1998, j'avais surtout travaillé dans le secteur des OISP et des EFT. J'avais aussi 'galéré' deux ans dans un service d'insertion professionnelle d'un CPAS de Bruxelles, un job qui ne me plaisait pas du tout et que je voulais quitter. C'est comme cela que j'ai postulé à Lire et Ecrire Brabant wallon. La régionale qui venait d'être reconnue comme OISP disposait d'un fonds pour élargir ses actions et développer une formation intensive à Jodoigne. Lors de l'entretien d'embauche, on m'a très peu interrogé sur mes qualités de formateur... Et comme au départ, je n'en avais pas, ça tombait bien ! Ce qui les intéressait dans mon profil, c'était mes capacités de travailler en autonomie. L'implantation de Jodoigne où je devais travailler se trouvait à 50 km de celle de Nivelles et il fallait être formateur, mais aussi 'bricoleur' et sensibilisateur. Je venais de la ville et je me retrouvais plongé dans un monde rural avec toutes ses caractéristiques. A l'époque, par exemple, les apprenants ne se poussaient pas au portillon. Et il fallait quasiment aller les chercher chez eux. Je devais aussi entretenir et développer des partenariats avec le réseau, rencontrer et travailler avec les divers acteurs de la région. Il y avait beaucoup de choses à mettre en place et le travail était très diversifié. J'ai passé de bonnes années là-bas.

Comment s'est fait la transition entre ce premier métier et celui que tu exerces aujourd'hui, responsable de projets en sensibilisation ?

Après un moment, la fonction de formateur était devenue un peu lassante. Par contre, la sensibilisation c'était quelque chose que j'aimais bien. Ça me permettait de sortir des quatre murs de Lire et Ecrire. Au départ, je n'étais pas

formateur et même si, après, j'ai été formé pour le devenir et j'ai aimé exercer ce métier, mes premières amours c'était quand même le travail social communautaire. C'est dans ce contexte que j'ai repris une formation un jour par semaine au CESEP (Centre socialiste d'Éducation permanente) dans le cadre d'un congé éducation. C'était une formation de cadre socioculturel. J'avais déjà une collègue qui faisait de la sensibilisation à mi-temps et quand elle est partie, j'ai été pressenti pour la remplacer, d'abord à mi-temps. Ensuite, en 2004, je suis passé à temps plein. Cette formation m'a beaucoup aidé dans mon travail. J'ai pu mieux analyser l'organisation dans laquelle je fonctionnais, j'ai pu prendre du recul, avoir un regard plus critique et objectif.

A ce moment, comment te représentais-tu ce travail ? Qu'en savais-tu au juste ? Et aujourd'hui ? Quel regard as-tu sur ce métier ?

Au départ, je voyais la sensibilisation comme un moyen de recruter les apprenants. Ensuite, je me suis rendu compte qu'elle avait plein d'autres dimensions. Et pour moi, aujourd'hui, la dimension la plus importante c'est la prise en compte de l'illettrisme. Je pense que même si les gens progressent – et cela à tous les niveaux –, en suivant des formations à Lire et Ecrire, la maîtrise de la lecture, de l'écriture et du calcul restera difficile pour un certain nombre d'entre eux. Et donc, je pense que nous devons militer pour l'accès et le respect des droits citoyens pour toute personne. La sensibilisation, aujourd'hui je la vois aussi – et là, je caricature un peu – comme une 'cavalerie'. Il faut qu'elle soit rapide, mobile, subtile et légère. Bref, agir vite et bien, tout en sachant que c'est aussi un travail de fond qui nécessite du sens et de la cohérence au niveau régional, wallon et communautaire. Aujourd'hui, je pense que les choses n'ont pas vraiment changé au niveau de la sensibilisation mais cela ne saurait tarder. Lire et Ecrire a bientôt 30 ans et malgré cet âge, je pense qu'elle vit sa crise d'adolescence. L'organisation se transforme, elle va guérir de ses maladies de jeunesse et donc il y aura encore du changement. Par conséquent, le travail de sensibilisation devra se modifier aussi. Ce n'est pas non plus parce que nous sommes en mouvement que nous devons rester jeunes. Il faut 'prendre de la bouteille', et donc avancer et penser à l'avenir de l'organisation et de ses travailleurs. Cela dit, la fonction de sensibilisateur a l'avantage aussi de créer des liens entre collègues des différentes régionales. Cela donne un effet moteur à nos actions et il ne faut pas négliger cet aspect enrichissant du travail.

Est-ce qu'un responsable de projets en sensibilisation au Brabant wallon fait exactement le même travail qu'un sensibilisateur à Libramont ou à Tournai ? En quoi est-ce différent ?

En Brabant wallon, on a des particularités différentes sur un même territoire. On a le bassin industriel de Tubize, on a aussi une zone très rurale, plusieurs grosses agglomérations... Ce qui fait qu'on a une organisation spécifique qui nous permet d'épouser les réalités du terrain. Mais on a aussi des points communs avec d'autres régionales. Et entre responsables en sensibilisation, on a des pratiques identiques...

Est-ce que tu as l'impression que la connaissance du grand public par rapport à cette problématique évolue ?

Au départ, les gens étaient incrédules. Aujourd'hui, la connaissance du public a évolué car on a tissé des réseaux, que ce soit avec le Dispositif territorial (pour le droit à l'alphabétisation et la prise en compte des personnes illettrées) ou ailleurs. On a également par le biais d'autres actions (campagnes, conférences de presse) développé beaucoup plus de contacts. Les gens savent, mais ce n'est pas pour autant qu'ils agissent. C'est un travail de longue haleine. Et pour se faire entendre, on est encore quelques fois obligé de mettre le pied entre la porte et le chambranle.

On sait qu'une des difficultés de la tâche d'un responsable en sensibilisation c'est de toucher le public belge analphabète ? Comment procèdes-tu ?

Toucher le public belge, c'est ce qui reste le plus dur et c'est ce qui rend notre travail toujours aussi nécessaire. La représentation que l'on a des personnes illettrées est toujours bourrée de clichés : on croit que ça ne concerne que les étrangers. Et il faut lever le tabou de la honte car les Belges analphabètes continuent de se cacher. Il faut changer les regards. C'est pour moi une des missions essentielles de notre métier.

Qu'en est-il de la prévention au niveau des écoles ou des futurs enseignants ? Est-ce un axe prioritaire de ton travail ?

C'est un aspect qui nous a toujours tenu à cœur mais, jusqu'il y a peu, on n'en faisait pas beaucoup. J'avais principalement des contacts avec l'école normale de Louvain-la-Neuve. Aujourd'hui, deux autres collègues travaillent à mi-temps sur la prévention et développent un projet grâce au Fonds de la Poste pour l'alphabétisation géré par la Fondation Roi Baudouin. Ce projet se fait en collaboration avec un groupe d'apprenants du Brabant wallon. Il vise à soutenir des initiatives pilotes en faveur de personnes en difficulté avec la lecture, parents d'enfants de 0 à 6 ans, pour les aider à s'impliquer dans la scolarité de leurs enfants tout en développant leurs propres compétences. Par ailleurs, on va pouvoir être aussi présents dans les deux autres écoles normales de la province, à savoir

Jodoigne et Nivelles. Comme on est plus nombreux, on peut aller frapper à plus de portes qu'avant.

Comment les formateurs et le reste de l'équipe ont-ils accueilli l'arrivée de ce nouveau métier ?

Au début, ce n'était pas évident. La communication passait mal, on ne voyait pas très bien en quoi consistait mon travail. Le sensibilisateur agit à divers niveaux. Il est perpétuellement en mission et donc on a du mal à comprendre le sens de son travail. Il faudrait presque sensibiliser le reste de l'équipe à la nécessité de sensibiliser et montrer ce que c'est. Quelquefois, on se sent un peu seul, voire à l'écart. C'est cela sans doute qui donne aussi du lien avec les responsables de projet des autres régionales. Longtemps, on a cru que mon rôle se limitait à concevoir des tracts et coller des affiches 2 fois par an pour recruter des apprenants. On se demandait ce que je faisais le reste du temps. Le rôle du formateur ou du travailleur administratif est perçu de manière plus claire. Mais aujourd'hui, le regard a changé en Brabant wallon. Daniel, notre ancien directeur, a insisté sur la transparence entre les différents secteurs et il a créé un espace sensibilisation en réunion d'équipe. Maintenant nous impliquons les collègues quand nous faisons des actions. Et je salue ici le travail de Daniel d'avoir réussi à coordonner les actions au niveau de l'équipe.

Est-ce que tu crois qu'être formateur avant de devenir sensibilisateur est un passage obligé ?

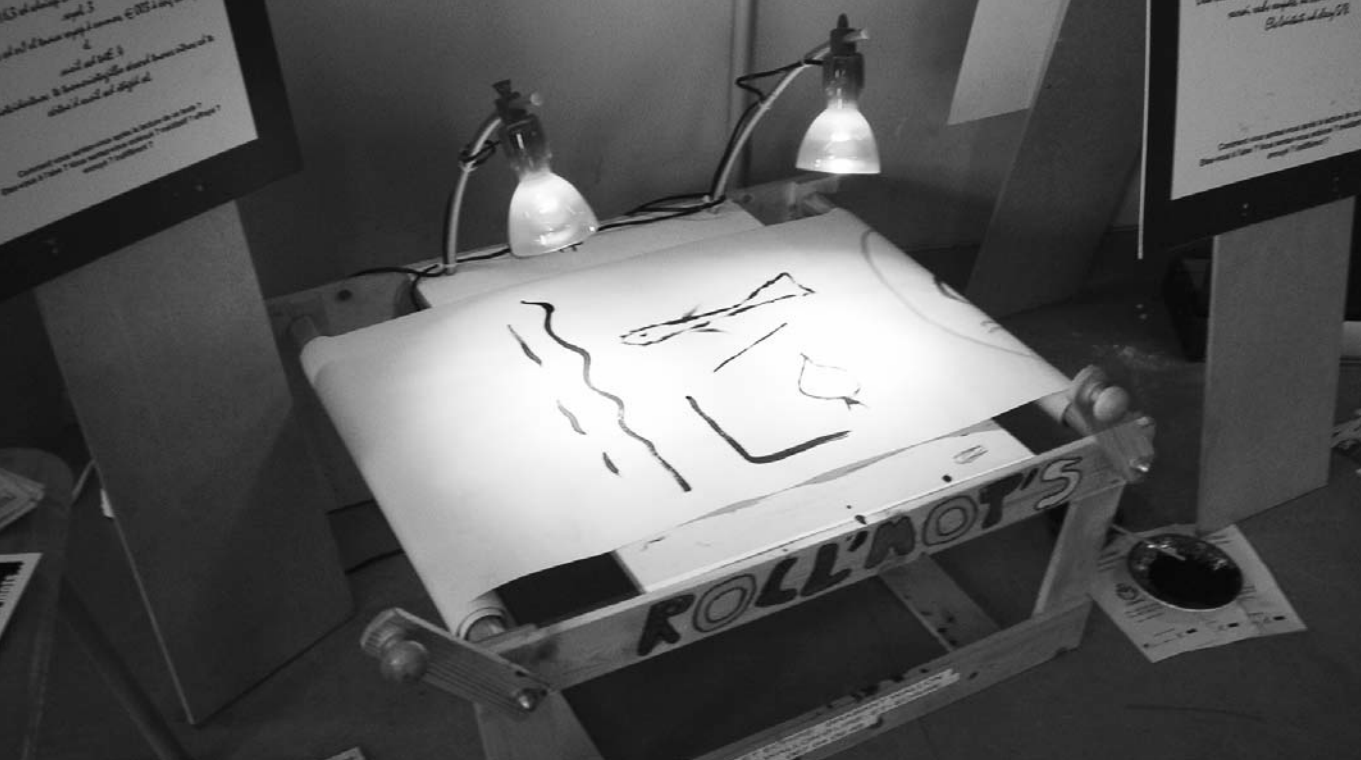
Ce n'est pas inutile. Je crois que ceux qui ne l'ont pas été ont un contact plus difficile avec le public cible.

Qu'est-ce qui fait la richesse de ton travail ?

C'est une fonction qui se construit toujours. C'est un métier qui s'invente. Il est fait de changements constants. Ce qui est difficile, c'est de toujours bien percevoir le sens de ce que l'on fait. On se triture beaucoup les méninges, on est beaucoup dans le débat d'idées. On travaille tout le temps même quand on n'est pas au travail, je veux dire qu'on pense toujours. Ça demande de l'implication. Tu ne ranges pas ta pelle à 17 heures, quoi. Il faut aussi aimer bouger car on est tout le temps en vadrouille et il faut aimer ça.

Qu'est-ce qui selon toi te permettrait de travailler mieux ?

En Brabant wallon, il faudrait une stabilité organisationnelle. J'aimerais aussi qu'on planche sur une description de fonction plus claire du responsable de projets avec des barèmes alignés.



*Avec les années d'expérience, quel regard as-tu sur le secteur de l'alpha ?
Qu'est-ce qui a changé ?*

Lire et Ecrire est devenue une grosse machine et de ce fait-là, on commence à avoir un petit côté sectaire. Normalement, Lire et Ecrire n'est pas le secteur de l'alpha... On est aussi beaucoup dans le débat d'idées. Il y a de nombreuses tensions et contradictions entre ce qu'on dit et ce qu'on doit faire. Mais avons-nous le choix ? C'est un peu le revers de la médaille dans une organisation qui se développe...

Quels sont tes meilleurs souvenirs en tant que sensibilisateur ?

Il y a eu le forum sur l'illettrisme que l'on a organisé l'année passée dans le cadre du Dispositif territorial, le 26 mai pour le 20^e anniversaire de Lire et Ecrire Brabant wallon. C'était pour moi le résultat d'un beau travail collectif. Ce que j'aime le plus, ce qui m'amuse le plus, c'est de mettre les gens en situation. A travers par exemple cette machine qu'on a pensée et fabriquée de toutes pièces : le ROLL'MOTS. On constate que quand on demande aux gens, par exemple, d'exprimer un sentiment, une pensée en prenant un pinceau et en dessinant sur le ROLL'MOTS, ils utilisent les mêmes stratagèmes que les analphabètes pour se débiter. Ils disent « je vais faire un tour pour réfléchir » et ils ne reviennent pas. Ils disent qu'ils doivent aller chercher leurs enfants à l'école. Et des tas d'autres trucs du même genre. Ça, c'est vraiment intéressant.

Propos recueillis par Cécilia LOCMANT